FEUILLETON.

ANGE PITOU.

Suite des Mémoires d'un Médecin,

PAR ALEXANDRE DUMAS.

XVII.—Suite.

Alors Pitou poussait des hurlemens pour retenir le fermier, puis voyant que ces hurlemens étaient inutiles, il s'élançait hors de son abri en disant :

—Monsieur Billot, cher monsieur Billot, mais madame Billot sera veuve, si vous êtes tué.

Et l'on voyait les Suisses passer obliquement les canons de leurs fusils par la meurtrière de leur mantelet, pour atteindre l'audacieux qui essayait de mettre leur pont en copeaux.

Tantôt Billot appelait du canon pour enfoncer le tablier; mais alors la mousette jouait, les artilleurs reculaient, et Billot restait seul pour servir la pièce, ce qui tenait encore Pitou de sa retraite.

—Monsieur Billot, criait-il, monsieur Billot, au nom de Mlle Catherine, mais songez donc que si vous vous faites tuer, Mlle Catherine va être orpheline.

Et Billot se rendait à cette raison, qui semblait plus puissante sur son esprit que la première.

Enfin l'imagination féconde du fermier enfanta une dernière idée.

Il courut vers la place en criant :

—Une charrette ! une charrette !

Pitou réfléchit que ce qui était bon devenait excellent en se doublant. Il suivit Billot en criant :

—Deux charrettes ! deux charrettes !

On amena immédiatement dix charrettes.

—De la paille et du foin sec ! répéta Pitou.

—De la paille et du foin sec ! répéta Pitou.

Et, sur-le-champ, deux cents hommes apportèrent chacun sa botte de foin ou de paille.

D'autres entassèrent du fumier desséché sur des civières.

On lui obéissait de crier qu'on en avait dix fois plus qu'il n'en fallait. En une heure on eut-eu un amas de fourrage qui eût égalé la Bastille en hauteur.

Billot se mit dans les brancards d'une charrette chargée de paille, et au lieu de le traîner, on la poussa en avant.

Pitou en fit autant sans savoir ce qu'il faisait, mais pensant qu'il était bien d'imiter le fermier.

Elie et Hullin devinèrent ce que préparait Billot; ils saisirent chacun une charrette et la poussèrent dans la cour.

A petine eurent-ils dépassé le pont, qu'une mitrailladе les accueillit; on entendit alors les balles et les boulets se loger avec un bruit sourdent dans la paille ou dans le bois des rideles et des roues. Mais aucun des assaillans ne fut touché.

Aussitôt cette décharge passée, deux ou trois cents fusiliers s'élancèrent derrière les premières charrettes, et, faisant un sort de ce rempart, ils vinrent se loger sous le tablier même.

Là, Billot tira de sa poche un briquet et de l'amadou, prépara une pincée de poudre au milieu d'un papier et mit le feu à la poudre.

La poudre allume le papier, le papier allume la paille.

Chacun se partageant un brandon, et les quatre charrettes s'enflamment à la fois. Pour étendre le feu, il faisait sortir, en sortant on s'expose à une mort certaine.

La flamme gagna le tablier, mordit le bois de ses dents acérées, et courut en serpentant le long des cheminées.

Un cri de joie, parti de la cour, fut répété par toute la place Saint-Antoine. On voyait monter la fumée au dessus des tours. On se doutait que quelque chose de fatal aux assiégés s'accomplissait.

En effet, les chaînes rouges se détachèrent des madriers. Le pont tomba, à moitié brûlé, fumant et pétillant.

Les pompiers accoururent avec leurs pompes. Le gouverneur leur commanda de faire feu ; mais les invalides refusèrent.

Les Suisses seuls obéirent. Mais les Suisses n'étaient pas artilleurs, il fallut abandonner les pièces.

Les gardes-françaises, au contraire, voyant le feu de l'artillerie éteint, mirent leur pièce en batterie : leur troisième boulet brisa la grille.

Le gouverneur était monté sur la plateforme du château pour voir si les secours promis arrivaient, quand il se vit tout à coup enveloppé de fumée. Ce fut alors qu'il descendit précipitamment et ordonna aux artilleurs de faire feu.

Le refus des invalides l'exaspéra. La grille, en se brisant, lui fit comprendre que tout était perdu.

M. de Launay se sentait lâché. Il devina qu'il n'y avait plus de salut pour lui. Pendant tout le temps qu'avait duré le combat, il avait nourri cette pensée de s'ensevelir sous les ruines de la Bastille.

Au moment où il sent que toute défense est inutile, il arrache une mèche des mains d'un artilleur, et bondit vers la cave où sont les munitions.

—Les poudres ! s'écrient vingt voix épouvantées, les poudres ! les poudres !

On a vu la mèche briller aux mains du gouverneur. On devine son intention. Deux soldats s'élancent et croisent la baïonnette sur sa poitrine au moment où il ouvre la porte.

—Vous pouvez me tuer, dit de Launay, mais vous ne me tuerez pas si vite que je n'aie le temps de jeter cette mèche au milieu des tonneaux ; et alors, assiégés et assiégeans, vous sautez tous.

Les deux soldats s'arrêtent. Les baïonnettes restent croisées sur la poitrine de de Launay, mais c'est toujours de Launay qui commande, car on sent qu'il a la vie de tout le monde entre ses mains. Son action a closé tout le monde à sa place. Les assaillans s'aperçoivent qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire : ils plongent leurs regards dans l'intérieur de la cour, et voient le gouverneur menace et menaçant.

—Ecoutez-moi, dit de Launay ; aussi vrai que je tiens à la main votre mort à tous, si un seul de vous fait un pas pour pénétrer dans cette cour, je mets le feu aux poudres.

Ceux qui entendirent ces paroles crurent sentir le sol trembler sous leurs pieds.

—Que voulez-vous ? que demandez-vous ? crièrent plusieurs voix avec l'accent de la terreur.

—Je veux une capitulation, et une capitulation honorable.

Les assaillans se tiennent pas compte des paroles de de Launay ; ils ne croient pas à cet acte de désespoir ; ils veulent entrer. Billot est à leur tête. Tout à coup, Billot tremble, pâlit : il a pensé au docteur Gilbert.

Tant que Billot n'a pensé qu'à lui, peu lui a importé que la Bastille sautât et qu'il sautât avec elle ; mais le docteur Gilbert a tout prix il faut qu'il vive.

—Arrêtez, s'écria Billot en se jetant au devant d'Elie et de Hullin ; arrêtez, au nom des prisonniers.

Et ces hommes qui ne craignaient pas la mort pour eux reculèrent blêmes et tremblans à leur tour.

—Que voulez-vous ? demandent-ils, renouvelant la question qu'il lui a déjà été faite par la garnison.

—Je veux que tout le monde se retire, dit de Launay. Je n'accepterai aucune proposition tant qu'il y aura un ennemi dans les cours de la Bastille.

—Mais, dit Billot, ne profiterez-vous pas de notre absence pour remettre tout en état ?

—Si la capitulation est refusée, vous retrouverez toutes choses comme elles sont : vous à cette porte, moi à celle-ci.

—Vous nous donnez votre parole ?

—Je donne ma gentilhommerie.

Quelques-uns succombent à la tête.

—Foi de gentilhomme ! répète de Launay. Y a-t-il quelqu'un ici qui doute quand un gentilhomme a juré sur sa parole ?

—Non, non, personne ! répondirent cinq cents voix.

—Que l'on m'apporte ici du papier, une plume et de l'encre.

Les ordres du gouverneur furent exécutés à l'instant.

—C'est bleu ! dit de Launay.

Puis, se retournant vers les assaillans :

—Et maintenant, vous autres, retirez-vous !

Billot, Hullin et Elie donnèrent l'exemple et se retirèrent les premiers. Tous les autres les suivirent.

De Launay mit la mèche de côté, et commença d'écrire la capitulation sur son genou.

Les invalides et les Suisses, qui comprenaient que c'était de leur salut qu'il s'agissait, le regardaient faire en silence et dans une sorte de respectueuse terreur.

De Launay ne retourna avant de poser la plume sur le papier. Les cours étaient libres.

En un instant on eut au dehors tout ce qui venait de se passer au dedans.

Comme l'avait dit M. de Losme, la population sortait de dessous les pavés. Cent mille hommes entouraient la Bastille.

Ce n'étaient plus seulement des ouvriers; c'étaient des citoyens de toutes les classes. Ce n'étaient plus seulement des hommes, c'étaient des enfans, c'étaient des vieillards.

Ceux qui avaient vu une arme, tous poussaient un cri.

De place en place, au milieu des groupes, on voyait une femme éplorée, échevelée, les bras tordus, maudissant le géant de pierre avec un geste désespéré.

C'était quelque mère dont la Bastille venait de foudroyer le fils, quelque fille dont la Bastille venait de foudroyer le père, quelque femme dont la Bastille venait de foudroyer le mari.

Mais, depuis un instant, la Bastille n'avait plus de bruit, plus de flamme, plus de fumée. La Bastille était éteinte; la Bastille était muette comme un tombeau.

On eût voulu compter inutilement toutes les taches de balles qui marbraient sa surface. Chacun avait voulu envoyer son coup de fusil à ce monstre de granit, symbole visible de la royauté.

Aussi, lorsque l'on eut su que la terrible Bastille allait capituler, que son gouverneur avait promis de la rendre, personne ne voulait y croire.

Au milieu du doute général, comme on n'osait point encore se féliciter, comme on attendait en silence, on vit, par une meurtrière, passer une lance piquée à la pointe d'une épée.

Seulement, entre le billet et les assiégeans, il y avait le fossé de la Bastille, large, profond, plein d'eau.

Billot demande une planche : trois sont essayées et apportées sans atteindre le but qu'il se propose, trop courtes qu'elles sont. Une quatrième touche les lèvres du fossé.

Billot les assujétit de son mieux et se hasarde, sans hésiter, sur le pont tremblant.

Toute la foule reste muette. Tous les yeux sont fixés sur cet homme, qui semble marcher sur l'abîme du fossé, dont l'eau stagnante semble voile du Cocyte. Parvenu, tremblant, s'assied au revers de talus et cache sa tête entre ses deux genoux. Le cœur lui manque, il pleure.

—Tous à coup, au moment où Billot a atteint les deux tiers de trajet, la planche fléchit, Billot étend les bras, tombe et disparaît dans le fossé.

Pitou prend un reglement et se précipite après lui comme un serviteur après son maître.

Un homme alors s'approche de la planche, du haut de laquelle vient d'tomber malheureusement Billot.

Puis, sans hésitation, il prend le même chemin. Cet homme, c'est Stanislas Maillard, l'huissier au Châtelet.

Arrivé à l'endroit où Pitou et Billot se débattent dans la vase, il regarde un instant au-dessous de lui, et voyant qu'ils assombrent le bord saine et sauf, il continue son chemin.

Une demi-minute après, il est de l'autre côté du fossé et tient le billet dans son lui présente au bout de l'épée.

Alors, avec la même tranquillité, la même fermeté d'allure, il repasse sur la même planche où il a déjà passé.

Mais au moment où tout le monde se presse autour de lui pour lire, une grêle de balles pleut des créneaux, en même temps qu'une effroyable détonation se fait entendre.

Un seul cri, mêlé de cet cris qui annoncent la vengeance d'un peuple, est sorti de toutes les poitrines.

—Feu ! vous aux tyrans, crie Gonchon.

Et sans plus s'occuper de la capitulation, sans plus s'occuper des prisonniers, sans rêver, sans déliérer, sans demander autre chose que la vengeance, le peuple se précipite dans les cours, non plus par centaine d'hommes, mais par milliers.

Ce qui empêche la foule d'entrer, ce n'est plus la mousqueterie, c'est que les portes sont trop étroites.

A cette détonation, les deux soldats, qui n'ont pas quitté M. de Launay, se jettent sur lui, un troisième s'empare de la mèche et l'éteint sous son pied.

De Launay tire l'épée cachée dans sa canne et veut s'en frapper; on brise l'épée entre ses mains.

Il comprend alors qu'il n'a plus rien à faire qu'à attendre; il attend.

Le peuple se précipite, la garnison lui tend les bras; et la Bastille est prise d'assaut, de vive force, sans capitulation.

C'est que depuis cent ans ce n'est plus seulement la matière inerte qu'on enferme dans la forteresse royale. C'est la pensée. La pensée a fait éclater la Bastille, et le peuple est entré par la brèche.

Quant à cette décharge, elle a eu un effet différent de celui qu'en attendait de Launay.

Mais, depuis un instant, la Bastille n'avait plus de bruit, plus de flamme, plus de fumée. La Bastille était éteinte; la Bastille était muette comme un tombeau.

On eût voulu compter inutilement toutes les taches de balles qui marbraient sa surface. Chacun avait voulu envoyer son coup de fusil à ce monstre de granit, symbole visible de la royauté.

Aussi, lorsque l'on eut su que la terrible Bastille allait capituler, que son gouverneur avait promis de la rendre, personne ne voulait y croire.

Au milieu du doute général, comme on n'osait point encore se féliciter, comme on attendait en silence, on vit, par une meurtrière, passer une lance piquée à la pointe d'une épée.

Seulement, entre le billet et les assiégeans, il y avait le fossé de la Bastille, large, profond, plein d'eau.

Billot demande une planche : trois sont essayées et apportées sans atteindre le but qu'il se propose, trop courtes qu'elles sont. Une quatrième touche les lèvres du fossé.

Billot les assujétit de son mieux et se hasarde, sans hésiter, sur le pont tremblant.

Toute la foule reste muette. Tous les yeux sont fixés sur cet homme, qui semble marcher sur l'abîme du fossé, dont l'eau stagnante semble voile du Cocyte. Parvenu, tremblant, s'assied au revers du talus et cache sa tête entre ses deux genoux. Le cœur lui manque, il pleure.

—Tout à coup, au moment où Billot a atteint les deux tiers de trajet, la planche fléchit, Billot étend les bras, tombe et disparaît dans le fossé.

Pitou prend un reglement et se précipite après lui comme un serviteur après son maître.

Un homme alors s'approche de la planche, du haut de laquelle vient d'tomber malheureusement Billot.

Puis, sans hésitation, il prend le même chemin. Cet homme, c'est Stanislas Maillard, l'huissier au Châtelet.

Arrivé à l'endroit où Pitou et Billot se débattent dans la vase, il regarde un instant au-dessous de lui, et voyant qu'ils assombrent le bord saine et sauf, il continue son chemin.

Une demi-minute après, il est de l'autre côté du fossé et tient le billet dans son lui présente au bout de l'épée.

Alors, avec la même tranquillité, la même fermeté d'allure, il repasse sur la même planche où il a déjà passé.

Mais au moment où tout le monde se presse autour de lui pour lire, une grêle de balles pleut des créneaux, en même temps qu'une effroyable détonation se fait entendre.

Un seul cri, mêlé de cet cris qui annoncent la vengeance d'un peuple, est sorti de toutes les poitrines.

—Feu ! vous aux tyrans, crie Gonchon.

Et sans plus s'occuper de la capitulation, sans plus s'occuper des prisonniers, sans rêver, sans déliérer, sans demander autre chose que la vengeance, le peuple se précipite dans les cours, non plus par centaine d'hommes, mais par milliers.

Ce qui empêche la foule d'entrer, ce n'est plus la mousqueterie, c'est que les portes sont trop étroites.

C'était surtout aux Suisses qu'on en voulait particulièrement, mais l'on ne trouvait plus de Suisses. Ils avaient profité de le temps de passage, qui leur avait été donné, pour les prendre pour des domestiques ou des prisonniers. La foule brisa à coups de pierre les deux captifs du cachot. La foule s'élança au haut des tours pour insulter ces canons qui avaient vomi la mort. La foule s'en prenait aux pierres et s'en agitait les mains en les voulant les arracher.

Quand on vit apparaître les premiers vainqueurs sur la plate-forme, tout ce qui était en dehors, c'est-à-dire cent mille hommes, jeta une immense clameur.

Cette clameur s'éleva sur Paris et s'élança sur la France comme un signe aux ailes rapides :

La Bastille est prise !!

A ce cri les cœurs se fondirent, les yeux se mouillèrent, les bras s'ouvrirent, il n'y eut plus de partie opposée, il n'y eut plus de castes ennemies, tous les Français se sentirent qu'ils étaient frères, tous les hommes comprirent qu'ils étaient libres.

Un million d'hommes s'étreignit dans un mutuel embrassement.

Billot et Pitou étaient entrés à la suite des uns et prétaient les autres, ce qu'ils voulaient, eux, ce n'était pas leur part du triomphe, c'était la liberté des prisonniers.

En traversant le cour du Gouvernement, ils passèrent près d'un homme en habit gris, qui se tenait calme et la main appuyée sur une canne à pomme d'or.

Cet homme, c'était le gouverneur. Il attendait tranquillement ou que ses amis le sauvassent ou que ses ennemis vinssent le frapper.

Billot, en l'apercevant, le reconnut, pousse un cri et marche droit à lui.

De Launay, lui aussi, le reconnut. Il se croise les bras et attendit, regardant Billot comme pour lui dire !

"Voyons, est-ce vous qui me porterez le premier coup ?"

On leur jette des cordes, on leur tend des perches.

Pitou attrape une perche, Billot une corde.

Cinq minutes après, ils sont portés en triomphe et embrassés, tout étouffés qu'ils soient.

D'un donne à Billot un coup d'eau de vie ; l'autre bourre Pitou de saucisses et de vin.

Un troisième les bouchonne et les conduit au soleil.

Tout à coup une idée on pénètre en traverse l'idée de Billot, il s'arrête à ces solennelles paroles :

—Aux prisonniers ! crie-t-il en courant, aux prisonniers !

—Oui, aux prisonniers ! crie Pitou en s'élançant à son tour derrière le fermier.

La foule, qui jusque là n'avait pensé qu'aux bourreaux, trouve fille en pensant aux victimes.

Elle répète d'un cent cri : Oui, oui, oui, aux prisonniers !

Et un nouveau fleuve d'assaillans rompt les digues et semble élargir les flancs de la forteresse pour y porter la liberté.

Un spectacle terrible s'offrit alors aux yeux de Billot et de Pitou. La foule ivre, enragée, furieuse, s'était ruée dans la cour. Le premier soldat qui lui était tombé sous la main, elle l'avait mis en morceaux.

Gonchon regardait faire. Sans doute, pensait-il, que la colère du peuple est comme le cours des grands fleuves, qu'elle fait plus de mal si on essaie de l'arrêter que si on le laisse tranquillement s'écouler.

Elie et Hullin, au contraire, s'étaient jetés en avant des mauvaises : ils priaient, ils suppliaient, disant, sublime mensonge, qu'ils avaient promis la vie sauve à la garnison.

L'arrivée de Billot et de Pitou fut un renfort pour eux.

Billot qu'on vengeait, Billot était vivant; Billot n'était pas même blessé; la planche avait tourné sous son pied, voilà tout. Il avait pris un bain de fange et pas autre chose.

C'était surtout aux Suisses qu'on en voulait particulièrement, mais l'on ne trouvait plus de Suisses. Ils avaient profité de le temps de passage, qui leur avait été donné, pour les prendre pour des domestiques ou des prisonniers. La foule brisa à coups de pierre les deux captifs du cachot. La foule s'élança au haut des tours pour insulter ces canons qui avaient vomi la mort. La foule s'en prenait aux pierres et s'en agitait les mains en les voulant les arracher.

Quand on vit apparaître les premiers vainqueurs sur la plate-forme, tout ce qui était en dehors, c'est-à-dire cent mille hommes, jeta une immense clameur.

Cette clameur s'éleva sur Paris et s'élança sur la France comme un signe aux ailes rapides :

La Bastille est prise !!

A ce cri les cœurs se fondirent, les yeux se mouillèrent, les bras s'ouvrirent, il n'y eut plus de partie opposée, il n'y eut plus de castes ennemies, tous les Français se sentirent qu'ils étaient frères, tous les hommes comprirent qu'ils étaient libres.

Un million d'hommes s'étreignit dans un mutuel embrassement.

Billot et Pitou étaient entrés à la suite des uns et prétaient les autres, ce qu'ils voulaient, eux, ce n'était pas leur part du triomphe, c'était la liberté des prisonniers.

En traversant le cour du Gouvernement, ils passèrent près d'un homme en habit gris, qui se tenait calme et la main appuyée sur une canne à pomme d'or.

Cet homme, c'était le gouverneur. Il attendait tranquillement ou que ses amis le sauvassent ou que ses ennemis vinssent le frapper.

Billot, en l'apercevant, le reconnut, pousse un cri et marche droit à lui.

De Launay, lui aussi, le reconnut. Il se croise les bras et attendit, regardant Billot comme pour lui dire !

"Voyons, est-ce vous qui me porterez le premier coup ?"

Billot comprit et s'arrêta.

"Et je lui parle, dit-il, je le fais reconnaître ; s'il est reconnu, il est mort."

Et cependant comment trouver le docteur Gilbert au milieu de ce chaos ; comment arracher à la Bastille le secret enfermé dans ses entrailles ?

Toute cette hésitation, tout ce scrupule héroïque, de Launay le comprit de son côté.

—Que voulez-vous ? demanda à demi-voix de Launay.

—Rien, dit Billot, en lui montrant du doigt la porte pour lui indiquer que la faite était encore possible, rien. Je saurai bien trouver le docteur Gilbert.

—Troisième Bertaudière, répondit de Launay d'une voix douce ; prenez qu'attendre.

Et il demeura à la même place.

Tout à coup, derrière Billot, une voix prononça ces mots :

—Ah ! voilà le gouverneur.

Cette voix était calme comme si elle n'était pas apportant à ce monde, et, cependant, on sentait que chaque mot qu'elle avait prononcé était un poignard sorti tout entier de la poitrine de de Launay.

Celui qui avait parlé, c'était Gonchon.

A ces mots, comme au tintement d'une cloche d'alarme, tous ces hommes, ivres de vengeance, tressaillirent, regardèrent avec des yeux flamboyans, aperçurent de Launay et se précipitèrent sur lui.

—Sauvez-le, dit Billot en passant près d'Elie et de Hullin, ou il est perdu.

—Ne crains rien, répondirent les deux hommes.

—Moi, il faut que je reste ici, j'ai aussi quelque chose à sauver.

En un clin d'œil, de Launay, sans par mille mains furieuses, était enlevé, entraîné, emporté.

Elie et Hullin s'élancèrent après lui, en criant :

—Arrêtez, nous lui avons promis la vie sauve.

Ce n'était pas vrai ; mais ce mensonge sublime s'élançait à la fois de ces deux nobles cœurs.

En une seconde de Launay, suivie d'Elie et d'Hullin, disparut par le passage, qui donnait sortie à la Bastille, au milieu des cris : A l'Hôtel-de-Ville ! à l'Hôtel-de-Ville !

De Launay, pâle vivante, valait bien, pour certains vainqueurs, cette proie morte de la Bastille vaincue.

Au reste, c'était un étrange spectacle que le triste et silencieux monument, visité depuis quatre siècles par les gardes, par les gouverneurs, par un sombre gouverneur seulement, devenu la proie du peuple, qui contrairait dans les préaux, montait et descendait les escaliers, bourdonnait comme un essaim de moucherons, et empoussait la ruche de grand de mouvement et de rumeur.

Billot suivit un instant des yeux de Launay, qui, emporté jusqu'au conduit, semblait planer au dessus de la foule.

Mais au moment où il disparut, Billot poussa un soupir, regarda autour de lui, aperçut Pitou et s'élança vers une tour en criant : Troisième Bertaudière.

Un gobelet tremblant se trouva sur son chemin.

—Troisième Bertaudière, dit Billot.

—Par ici, monsieur, dit le geôlier ; mais je n'ai plus les clés.

—Où sont-elles ?

—Je ne les ont prises.

—Citoyen, prête-moi ta hache, dit Billot à un faubourien.

—Je le donne, répondit celui-ci, je n'en ai plus besoin puisque la Bastille est prise.

(*Continuer.*)

Galerie de l'Union,

No 13, rue St-Charles, au Premier.

EXPOSITION de tableaux de choix, de maîtres anciens et modernes.—LUCIE DE TENERIFFE au soleil couchant, par Hoichbrand, peintre de 30 de Prusse.—Ce magnifique tableau fait à juste titre titre nommé le dernier effort de l'art.—Christ, en forme d'épines, de Ludovico Carracci.—Vachet au patinage, par Rosa da Tivoli.—Le Benedicite, de sir David Wilkie.—Belle toile, connue sous le nom des Squattiers, par Berchem.—Portrait par Bluart, et par Van Dyke, et diverses autres toiles, anciennes et modernes, formant la meilleure collection de tableaux qui ait jamais été offert au public, dans ce pays.

Prix d'entrée, 50 cents—Entrée de famille, pour la saison—$2.

Chaque personne visitant la Galerie de l'Union, aura droit, sans avoir d'extra à payer, à une chance dans un tirage gratuit de quinze tableaux exposés dans les salons d'Armstrong, rue Royale, qui aura lieu le 1er mai 1851.

La galerie est ouverte pendant la journée et la soirée. 13 fev

BUREAU DU TRÉSORIER DE LA MUNICIPALITÉ NO. UN.

AVIS est par le présent donné qu'il y a quinze mille piastres dans la caisse d'amortissement prêtes pour le rachat des bons dans ci-mentionnés, à l'ordonnance approuvée le 28 décembre 1846, et payables en 1851, que cette somme devant être employée à cet effet, des propositions cachetées seront reçues par moi jusqu'au lundi 31 mars 1851, à midi, heure à laquelle je procéderai à l'ouverture de ces propositions en présence du comité de finances, pour la vente de tout montant destiné bons, et que ceux qui seront offerts au plus fort enchérisseur seront achetés jusqu'à concurrence de la somme encaissée.

Les propositions devront porter en inscription : "Propositions pour la vente des Bons de la Première Municipalité."

Nouvelle-Orléans, 31 janvier 1851.

31jv—2m. A. DUREL, Trésorier.

SAVON ITALIEN MÉDICINAL DE GOURAUD.

La langue est impuissante à rendre la dixième partie des propriétés merveilleuses de ce savon. L'approbation publique a établi sa supériorité d'une manière irrévocable, au-dessus de toute concurrence. Son efficacité est reconnue partout pour la guérison des taches de rousseur, du hâle, des piqûres, des boutons, dartres et ulcères, même les plus invétérés et les plus tenaces, des vers de l'oreille et des autres maladies de la peau. Toute personne qui essaiera d'user de meilleur savon à barbe que l'on puisse employer.

La Pâte de Santé de Gouraud, pour faire toutes les poils, sur n'importe quelle partie du corps, se recommande également.

Le Restaurateur de la chevelure ou VERNIS CAPILLAIRE de Gouraud, est une admirable préparation qui prévient la chute des cheveux, en favorise la croissance et donne à ceux plus rudes le moelleux de la soie. Prix de la bouteille, 25 cents.

La Teinture Liquide de Gouraud change sur le champ les cheveux gris ou grisonnans en cheveux d'un jeu noir ou du plus beau châtain.

Le Rouge Liquide de Gouraud rend aux lèvres et aux joues jeune et admirable de toute ressemblance, que le traitement même ne peut leur enlever.

Le Blanc de Lys, de Gouraud est sans égal pour les teints âcres, rouges et rugueux.

Les préparations du docteur Félix Gouraud ne se trouvent, véritables, que chez lui, rue Royale, 67.

Magasin de nouveautés, No 26, rue St-Charles, ancien Verandah. 28 nov—1m

TRICOPHÈRE

Du Professeur A. C. BARRY.

Le Composé Tricophère, ou Medicinal, de cette célèbre praticien est d'un effet infaillible pour renouveler, fortifier et nourrir les cheveux, la restaurer complètement, guérir les maladies de la peau, des glandes et muscles et donner un soulagement instantané dans ces cas de piqures, brûlures, contusions, foulures, &c. Les premiers journaux de l'Amérique, les hommes les plus éminents dans les sciences et les premiers hommes du monde, les dames de la haute et de famille, tous s'accordent à dire que ce composé n'a pas d'égal parmi tous ceux que l'on offre tous les jours au public pour ses merveilleux effets sur la chevelure et ses admirables qualités comme médicament. Son efficacité n'est égaler que par la modicité de son prix de vente. Tout ce bien-être peut s'obtenir au comptoir, à présent mêmes. Le but qu'il obtient, au comptoir, a permis à son inventeur d'en fixer le prix de détail à 25 cents la bouteille, et le tout de 50 à 100 pour cent, moins que toute autre préparation en usage de nos jours pour les cheveux. Le petit traité scientifique sur la chevelure et la peau, dont chaque bouteille est enveloppée, vaut à lui seul le prix d'achat, car on y trouve d'excellents conseils sur les moyens de préserver le plus bel ornement de la tête humaine.

Il existe une remarquable affinité entre les membranes de la peau et la chevelure, et un extrait des sucs dont elle se nourrit. Toutes les maladies du cheveu vont dans le peau, toutes les maladies du cheveu vont dans le peau, toutes les maladies de la peau, ou dont le siège est à la chevelure, n'ont pas d'autre remède que le Tricophère. Il n'est pas de chevelure si rebelle et si ancienne qui ne puisse être ramenée à l'état de santé et de jeunesse.

La Compagnie informe également qu'elle a commencé à prendre des ASSURANCES SUR LA VIE et qu'elle continuera à assurer.

LA VIE, L'HABITABLE, ET LEURS DÉPENDANCES DE MER ET DES RIVIÈRES.

Elle offre à la communauté tous les avantages d'une institution appartenant à la Nouvelle-Orléans, les bénéfices sont investis dans son sein et les garanties sont représentées par un capital de TROIS CENT SOIXANTE MILLE PIASTRES.

THOMAS A. ADAMS, Président.

MOSES GREENWOOD, Vice-Président.

CHARLES J. MASSON, Secrétaire.

Samuel Bell.	H. M. Wright.
Gandy Burke.	J. W. Zacharie.
Moses Greenwood.	Cornelius Fellowes.
J. A. Barelli.	C. T. Bolderle.
Wm P. Converse.	W. B. McCutchon.
David Hodges.	Louis Saulles.
John D. Being.	C. A. Barriere.
J. W. Stanton.	O. L. Dubreuzes.
Nathan Jarvis.	F. Poig y Pug.
George Jonas.	Z. Taylor.
P. Sumner.	Wm Burgess.
J. F. C. Vies.	D. C. Wendlett.
John M. Bell.	J. Wilkart.
E. J. Walsh.	C. E. Wright.
G. B. Hawkins.	John O. Woodruff.
R. B. Sumner.	F. E. Carlisle.

Institution de Mme DESHAYAUX,

Pensionnat et externat de demoiselles,

ANCIENNE MAISON DE MME LAIRIS,

Rue Bourgogne, entre Bienville et Douane.

Année 1850-51.

LES directeurs de cette institution viennent, selon l'usage, soumettre leurs titres à la confiance des familles sous le triple rapport de l'*hygiène*, de l'*éducation intellectuelle et de l'éducation morale.*

L'établissement possède un beau et vaste local, bâti sur un plan spécial pour un grand Pensionnat. Des jardins étendus et ombragés sont destinés aux récréations des élèves, et l'ensemble du local réunit, en un tout, toutes les conditions de bien-être et de salubrité.

L'instruction est donnée, également en *anglais et en français* : elle est variée, complète, et s'étend des premières règles jusqu'aux notions développées de la littérature et des sciences.

Le personnel de l'enseignement est en grande partie renouvelé : cinq dames, *arrivant de Paris*, sont chargées de l'enseignement *des classes primaires et de Piano*. Ces dames ont été engagées pour l'établissement d'après le choix scrupuleux et éclairé de *Mme Lairis*, fondatrice de l'institution et résidant à Paris.

L'*Anglais* occupe de droit la première place dans l'ensemble des études, comme langue dominante des pays où actuellement est sous la direction de *Mme Deshayaux*, anglaise de naissance et élève du maison. Les cours spéciaux (*science et lettres*) sont professés par *M. H. Adam*, précédemment professeur à *Harvard College, Cambridge, Mass.*

Outre les leçons de sciences physiques, en anglais et en français, il sera fait, deux fois par semaine, un *cours expérimental et pratique, avec tous les appareils et instrumens à cet usage*, ce cours sera dirigé par *M. C. M. Soare, de l'Université de la Louisiane.*

Un maître de piano, harpe, solfège et chant, est sous la direction de Mme Deshayaux et de trois dames artistes, récemment arrivées de Paris, et attachées exclusivement à l'institution.

Le chant (classes ou leçons particulières) est professé par *M. Le Fevre.*

Les classes de solfège (méthode B. Wilhem) par *M. Rive*, premier violon au Théâtre d'Orléans.

Les leçons de danse sont données par Mme Angelina.

L'éducation morale et religieuse qu'il nous les soins que réclame son importance : la première communion surtout est, pour les élèves catholiques, l'objet d'une sollicitude particulière. L'abbé de la cathédrale, autorisé par Mgr l'évêque, est chargé de l'*instruction religieuse*; et à cette instruction se joindront, comme moyens salutaires, les habitudes de travail, de régularité et d'ordre, destinées à influer sur la vie entière, en insinuant au sentiment religieux *la conscience et la pratique du devoir.*

Le prospectus plus détaillé se trouve chez MM. les libraires et à l'établissement. 26 nov

Pensionnat et Externat de jeune Demoiselles, dirigés par

Mme GRANET,

86, rue de la Douane.

DANS cette institution sont réunies toutes les branches d'une éducation soignée et complète. Le plus grand soin est apporté à la propreté, à l'hygiène, la conduite et les principes religieux des élèves.

Pensionnaires

Au dessus de dix ans	$25 par mois
Au dessous de dix ans	21 "
Demi pensionnaires	15 "
Externes.	
Au dessus de dix ans	$10 par mois
Au dessous de dix ans	6 "
Au dessus de huit ans	5 "
Piano	10 "
Harpe	12 "
Dessin	6 "
Danse	6 "
Chant	10 "

IL EST PARLÉ CONTAMMENT dans cette institution les langues anglaise et française.

Les classes sont tenues toute l'année. 9oct—3m

INSTITUT St-LOUIS,

Dirigé par Mme DERON,

Pensionnat et Externat de Demoiselles.

(ANNÉE 1850—51.)

Nouvelle-Orléans, rue St-Louis, No. 145, entre Bourgogne et Dauphine.

CETTE Institution fondée depuis près de douze ans, réunit les meilleures conditions, tant sous le rapport matériel, que sous le rapport intellectuel et moral. Mme Deron élève et instruit sous la direction de la Loi de l'Honneur. Mme St-Denis, 1re modèle de plusieurs pensionnats, sur ce grand établissement, en même temps que sur les premières académies du Nord.

L'enseignement de l'Institut St-Louis est un des plus sérieux et des plus agréables de la ville. Deux cours, scolaires et d'agrément, cours de récréation, tout a les attraits du travail, tres-sérieux, tout pour plaire, et dans une atmosphère de douceur et de gaîté, et d'une ville du monde ne saurait être plus à la mode.

Il existe une remarquable affinité entre les membranes de la peau et la chevelure, et un extrait des sucs dont elle se nourrit. Toutes les maladies du cheveu vont dans la peau, toutes les maladies de la peau, ou dont le siège est à la chevelure, n'ont pas d'autre remède que le Tricophère. Il n'est pas de chevelure si rebelle et si ancienne qui ne puisse être ramenée à l'état de santé et de jeunesse.

Il en est de même dans toutes les maladies de la peau et des muscles. C'est sur l'épiderme, les fibres musculaires et les glandes que le Tricophère exerce une action spécifique et qu'il opère des guérisons que l'on peut à juste titre appeler miraculeuses.

Prix, en grandes bouteilles, 25 cents au bureau principal No 137, Broadway, New York, et chez les principaux droguistes des Etats-Unis et du Canada.

1Fev—3m

CROISSEZ ET MULTIPLIEZ ! dit l'Ecriture.

Les enfans des hommes doivent obéir avec joie à ce commandement. Il n'est pas vrai qu'il y a plus de Dr. LARABEE qui prétendent comme un enchantant dans les cas de détresse, impuissance, et toutes les irrégularités de la nature. Le premier dit qu'il ne puisse être : c'est le grand restaurateur, lorsque les autres débites et extra-branches, et guérit également les hommes et les femmes, et les jeunes, les faibles et les organes gênés, les maladies nerveuses, leucorrhée, etc. Il ne guérit pas seul pour la santé, mais aussi de poitrine, oreilles, tintinnis, douleurs musculaires, souffrances physiques, il est d'un goût agréable et d'une vertu infaillible pour les personnes sans enfans.

ATTENTION.—Toute bouteille qui ne porte pas la signature du Dr. LARABEE, New-York, sera agent américain est contrefaite.

ATTENTION, LISEZ ET RAPPELEZ-VOUS ! Une contrefaçon du célèbre cuivre de Jessop est depuis quelque temps en vente avec ce nom de Jessop sur l'enveloppe. Le cuivre de Jessop est reconnu dans le magasin de Lucius S. Goodrich, que l'on croit être l'instigateur et le vendeur réel de la dite contrefaçon du Jessop Cuivre.

Rappelez-vous que la contrefaçon porte le nom de Lewis Jessop sur l'enveloppe et que la véritable est celle de

No 9, John street, New-York.

Seul agent pour l'Amérique, établi en 1844.

A vendre en la Nouvelle-Orléans par J. WRIGHT & Co, 151 rue Chartres ; à la Mobile par le Dr J. TUCKER et au Natchez par MITCHEL.

10 mars—6m

ASSURANCE MUTUELLE DU CRÉSCENT.

CONFORMÉMENT à sa charte la Compagnie présente l'état suivant

Montant des primes sur les polices émises pendant l'année finissant le 1er janvier 1850.	
Prime sur les incendies	$ 83,991 34
Do do risque de mer	126,174 [illegible]
Do do fleuves	129,657 54 — 320,022 34
Moins les primes remboursées	6,751 88
Do du surplus des assurances non terminées	60,547 91 — 69,299 76
Primes gagnées pendant l'année	$250,722 58
Payé pendant la même période pour les pertes :	
Sur les incendies	$ 26,409 06
Sur les risques de mer	7,319 65
Do do fleuves	42,300 07
	$176,036 92
Montant des contre-assurances et dépenses, moins les intérêts et escomptes, &c.	$9,962 32—167,019 14
Profits